

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel CHEVALLEY

La nature n'est qu'un dictionnaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 153-155

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## *La nature n'est qu'un dictionnaire*

*Il fait beau. Et tous les hommes jouissent du beau temps. Mais je sens bien que cette jouissance ne me comble pas, car nous portons en nous un grand besoin d'exprimer la nostalgie de dire les choses autour de nous qui pèsent en nous comme une pierre. La joie est de les dire — comme si à tout moment je devais en rendre compte. La nature attend que je l'exprime ; elle demeure dans toute sa beauté offerte à ma compréhension, et il me semble que je commets une lâcheté de ne pas répondre à cette offre.*

*La nature crie en moi pour que je la découvre et l'exprime. Je voudrais dire le grand bruit des moteurs et de l'air qui nous vient des carrières lointaines ; le corps des rochers fauves, la ligne des rochers, régulière et droite, pleine de lumières et d'ombres délicates, le mystère de ses cavités, le secret de sa base dans les arbres animés. Je voudrais dire le calme de l'air, le sommeil des bornes de béton, la tranquillité du viaduc. Je voudrais exprimer l'équation qui régit le mouvement des montagnes et l'élargissement des plaines, la distension des formes et des masses pour le voyageur du train.*

*Car je ne puis pas exprimer le paysage aussitôt. Il faut remonter à sa création, je veux dire qu'il me faut atteindre en face de lui l'état d'un créateur et le refaire moi-même ; comme si moi je faisais les montagnes et les vallées, dans l'étonnement et la joie originelle, capable et maître du paysage.*

*Et bientôt j'entre dans le mystère des choses ; la chose et non plus l'individu que je lui substituais par habitude ; cette habitude qui m'empêche de voir, se déposant sur mes yeux comme une croûte. Et par elle mes rapports avec les choses deviennent industriels et extérieurs, pendant que leur substance demeure ignorée. Ainsi, à force de voir des arbres, je perdis le sens d'un arbre, ne voyant plus en lui que de quoi faire du bois, border les routes et couvrir les coteaux : choses si connues et naturelles que la question ne se pose plus de savoir ce qu'elles sont, et la notion de leur être disparaît. Ainsi l'homme vit souvent à côté de la nature, dans une profonde indifférence — comme deux locataires complètement étrangers et sans connaissance l'un de l'autre. Je me dégage de cette habitude, je me hisse jusqu'au faite du toit, et de là, plein d'étonnement, je vois les choses nouvelles, leur être dévoilé. Alors mon imagination saisit la chose par une image, elle la paume et la fixe par une analogie. Ainsi je la refais, lui donnant une image.*

*Ainsi je refais aux lignes et aux surfaces des montagnes le mouvement que leur imprima la main créatrice, selon que contenant dans le vaisseau de la paume et des doigts la masse d'argile, elle l'étira par adhérence et l'abaisse d'un geste puissant, la termina à pic sur la plaine largement aménagée. Selon qu'elle fit tomber le poids des coteaux comme le dernier jambage d'un n. Selon que sous sa présidence intelligente de longues lignes obliques eurent un bombement comme une hanche. Cette montagne en forme de toupie tourna longtemps sur son axe et ses flancs s'élargirent, puis elle s'arrêta et demeura penchée. Et sur ces bases immenses, je pose un grand sommet blanc, prenant de bien loin naissance, un grand Romain couché à table. Chaque dessin prend forme pour la joie de la main, et dans son trait, l'œil trouve réponse et soutien. Quelle puissance il fallut pour tirer*

*ces deux lignes sûres qu'on sent se rejoindre au pied caché de la montagne, en un point nécessaire et concerté ; par là le plan se casse, comme une plaque de carton cède à la pression, au sillon d'une lame ; et la montagne par là dresse et dégage une épaule dans le ciel, et un torse, aux deux lignes divergentes, se tord.*

*Et dans cette vallée je verse une contenance d'air et de lumière, le long des lignes inclinées derrière lesquelles on devine un vallon mesurable aux pérégrinations de la jumelle, quand l'observateur lui-même se croit suspendu en plein espace.*

*Puis, sur la plaine, je pose des arbres rigides et droits comme une affirmation. Leurs troncs surgissent du sol, choses étonnantes. Ils tendent dans le ciel des bras pathétiques ; ils se divisent et s'épanouissent ainsi que douze tribus d'une façon symétrique et belle comme une sagesse, faits pour l'éternité ; de leurs branches ils limitent une contenance pleine d'espace. Ainsi que de véritables personnes, ils possèdent une physionomie, grands êtres tristes qui gèrent toujours pareils un héritage de tristesse ou de sérénité, de tourmente ou de stabilité, ou de perpétuel sacrifice. Et le paysan, quand il se lève, retrouve ses domaines et toute la nature pleine de personnes, heureuses ou tristes, indifférentes ou sombres. Mais vraiment c'est lui qui les créa par son imagination, infusant aux choses une personnalité, les dotant d'une compréhension, et qui se mit à parler avec elles, car ils communiquent avec la nature qu'il a modelée tout autour de lui comme une maison.*

Gabriel CHEVALLEY.